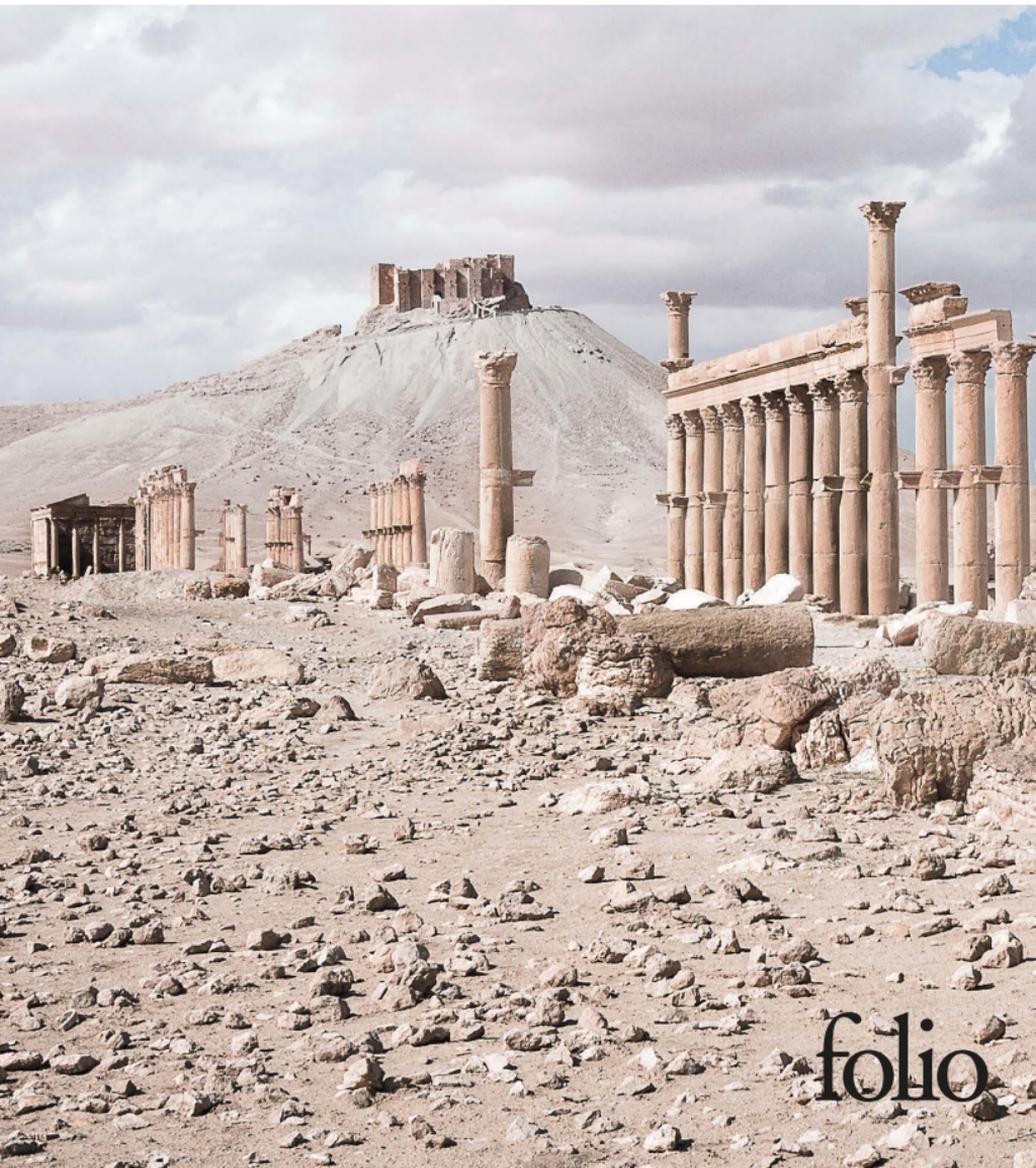


Boualem Sansal

Abraham

ou La cinquième Alliance



folio

COLLECTION FOLIO

Boualem Sansal

Abraham

ou

La cinquième Alliance

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2020.*

Couverture : Camp de Dioclétien (293-305 après J.-C.), Palmyre.
Photo © Manolo Espaliu / Aurimages (détail).

Né en 1949, Boualem Sansal vit à Boumerdès, près d'Alger. Il est notamment l'auteur du *Serment des barbares*, prix du Premier Roman 1999, et du *Village de l'Allemand*, Grand Prix RTL-Lire 2008 et Grand Prix SGDL du roman 2008. Boualem Sansal a reçu le prix de la Paix des libraires allemands (Friedenspreis des Deutschen Buchhandels) en 2011, le prix du Roman arabe 2012 pour *Rue Darwin*, et s'est vu décerner en 2013 le Grand Prix de la francophonie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. *2084: La fin du monde* a été récompensé par le Grand Prix du roman de l'Académie française 2015 et son dernier roman, *Abraham*, par le prix Méditerranée 2021.

Yahvé appelle Abram et lui dit : Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père et va au pays que je te montrerai. Je ferai de toi un grand peuple. Je te bénirai. En toi seront bénies toutes les familles de la terre.

Genèse 12, 1-3

Dieu dit : Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, par la connaissance du bien et du mal.

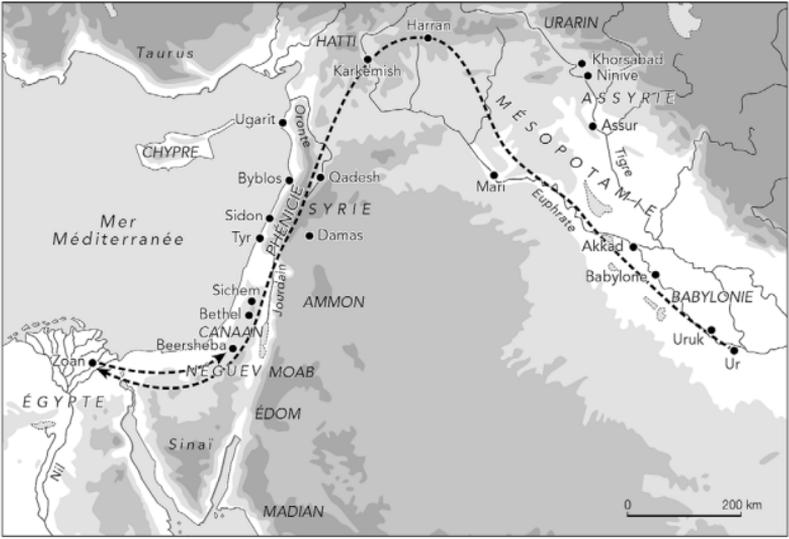
MOÏSE

Je suis le chemin, la vérité et la vie.

JÉSUS-CHRIST

La foi est de croire en Allah, en Ses anges, Ses livres, Ses messagers, au jour dernier et au destin.

MOHAMMED



Le chemin d'Abraham selon le livre de la Genèse

AVERTISSEMENT

J'ai écrit ce livre à partir d'un texte rédigé en araméen ancien, probablement dans les années 2000 si j'en crois certaines références, par un certain Brahim, dit Abram, fils de Tahar ben Aïssa al-Sumeyri, dit Terah, et de Khadidja bent al-Akkadi, dite Ammatlaah, qui est arrivé entre mes mains d'une manière étonnante que je conterai un jour. Je l'ai traduit en notre langue du mieux que j'ai pu, avec l'aide d'un grand connaisseur de l'araméen qui courait la Mésopotamie au temps de Sumer. J'y ai ajouté quelques réflexions de mon cru et des précisions qu'il me paraissait nécessaire de fournir pour que le lecteur comprenne bien le contexte historique dans lequel les faits rapportés dans l'étrange récit se déroulent. Que le lecteur n'y voie pas un récit d'histoire, mais le récit d'une histoire, d'un commencement. Je reste perplexe, je ne sais si le mystérieux document annonce vraiment la naissance d'une nouvelle religion comme il le prétend ou s'il est l'œuvre d'un esprit tourmenté. Le lecteur jugera.

BOUALEM SANSAL

LIVRE I

Dans lequel Abram raconte la geste de son père, Terah, et de leur clan, depuis leur sortie de Tell al-Muqayyar, en Mésopotamie (Ur en Chaldée), jusqu'à Harran, en Anatolie, au cœur de l'Empire ottoman, alors que la Première Guerre mondiale, la guerre des grands Empires centraux et des États de la Triple-Entente, submerge le monde et redessine la carte du Moyen-Orient. Terah réalise là son rêve : faire revivre le prophète Abraham.

J'ai emboîté le pas à Nahor et à Haran, et tous trois nous sommes montés à la saqifa des Banu Sâ'ida, la place centrale de la ville. Il y avait foule ; des hommes, des vieux et des moins vieux, de pauvres diables abîmés de partout, debout sur un pied ou sur les deux, à croupetons ou assis en tailleur à même la terre, ou adossés à ce que les lieux offraient de murs encore valides, ils cuisaient au soleil en ruminant de sombres pensées. Massés aux points névralgiques, des gamins tout en nerfs sous leurs gandouras aériennes les observaient avec des regards aigus. Sur les terrasses des maisons environnantes et derrière les moucharabiehs de leurs fenêtres, les femmes n'en perdaient pas une miette ; elles sentaient des choses, qui arriveraient bien un jour, les temps étant au malheur imminent. Et leur ville, Tell al-Muqayyar, coincée entre Dijla et al-Furat, le Tigre et l'Euphrate, au fin fond de la Mésopotamie méridionale, n'avait jamais été trop loin de la route des cyclones.

Au milieu de la place se dressait une tribune coiffée d'un auvent bricolé avec des madriers de récup, des roseaux, des rames de palmier. Que se passait-il? Pff, la routine, un meeting politique, mais celui-ci serait crucial, les crieurs l'avaient annoncé plusieurs jours d'affilée avec de la hâte dans le ton. On attendait les émissaires d'al-Houria, le parti de la Liberté et du Renouveau, lui-même fort vieux mais à la pointe du combat contre l'Accord.

La chorta, la police municipale, surveillait de loin, sans autre dégât, ses forces se réduisant à peu: son chef, un être poussif notoirement pulmonique qui n'avait que son tarbouche écarlate et son nerf de bœuf pour impressionner les foules, et deux, trois nervis d'occasion, appointés à l'heure, à peine capables de trucider des grands-mères dans le dédale de la nuit. Aucun risque de débordement, le soleil maintenant ce petit monde au point mort haut de la torpeur.

Tous attendaient, patients et graves, indifférents aux mouches qui faisaient la course au-dessus de leur tête.

*

Les voilà, les émissaires arrivaient. Une demi-douzaine, en formation triangulaire. Martiale la marche, elle soulevait un nuage de poussière qui ajoutait au suspense. La foule retenait son souffle. À leur tête, Terah, mon père et chef

suprême de l'instance régionale d'al-Houria, suivi de ses lieutenants, Naïm et Sekkal, et d'un quarteron de scribes. Il se hissa sur l'estrade et entama son discours. Il brossa un tableau apocalyptique de ce qui adviendrait de l'Empire ottoman, de ses vilayets du Levant et d'Asie Mineure jusqu'à notre petit monde de Tell al-Muqayyar, si le plan ourdi par les colonialistes français et anglais venait à se réaliser, et en appela à la vigilance. Quoi d'autre ? S'armer de patience et de courage, la haute direction du parti était en réunion ouverte à Bagdad, elle donnerait des directives en temps et en heure, Dieu saurait l'inspirer. La foule respira.

Rien de nouveau jusque-là. Ces paroles remplissent le ciel et la terre depuis des lustres. Pour les lettrés, rares en ces terres reculées, la fin aurait commencé avec la bataille maritime de Lépante en 1571, immense opération montée par la Sainte Ligue, qui stoppa net l'expansionnisme ottoman, et se serait accélérée avec le lamentable traité russo-turc de Kutchuk-Kaïnardji en 1774. C'était vieux que tout cela, nous étions en 1916, et là c'était clair, le compte à rebours final était bel et bien enclenché. Les peuples d'Orient étaient d'ores et déjà prêts à mourir dans l'indifférence du monde.

Des meetings pareils, il s'en tenait treize à la douzaine, partout où il était possible de rassembler deux paysans trois nomades. À dix ans, je connaissais par cœur ces harangues de rue, elles

comptaient un chapelet de phrases bien senties, égrenées suivant une liturgie immuable : l'Europe complotait contre Allah et contre l'humanité, elle voulait abattre le califat, renvoyer ses peuples à leurs ténèbres ancestrales d'où jamais ils ne sauraient retrouver le chemin de la révolte et de la liberté. Une pause et ça repartait pour un tour : le Complot, la Fin du califat, les Ténèbres, le Génocide. Avec en final un rôle déchirant : *Rabi, Rabi, lamma sabachtana ?* De l'araméen ancien : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi nous as-tu abandonnés ? »

Dans ce coin oublié du monde, la leçon était faite : point de peuples sans malheurs et point de malheurs sans les dieux.

Et vint la nouvelle, la grande. Une chose attendue depuis longtemps, encore secrète mais confirmée par mille bonnes sources. Il revenait à mon pauvre vieux père, le seigneur Terah, le déshonneur et l'humiliation de l'annoncer au peuple de Tell al-Muqayyar : l'Accord franco-anglais qui projetait le dépeçage de l'Empire ottoman venait d'être signé à Londres, le foyer mondial de la perfidie, par les représentants des deux grandes puissances, Paul Cambon pour la France et Edward Grey pour le Royaume-Uni. « Retenez cette date, le 16 mai 1916, et ces noms, qu'ils restent gravés dans vos mémoires et celles de vos enfants jusqu'à la fin des temps », dit-il en se tapotant le front. Promesse trahie, le monde ne saurait jamais rien de ces malfaiteurs

en haut-de-forme, l'Accord porterait les noms de comparses, Mark Sykes et François-Georges Picot – on dirait simplement Sykes-Picot – qui étaient les discrets négociateurs dudit arrangement. Et d'ajouter: « Nos peuples meurtris sont en attente de la réaction de leurs dirigeants du Levant, de la Mésopotamie, d'Égypte, et spécialement d'Husseïn, le chérif de La Mecque, sa voix s'entend dans le ciel, elle peut appeler à la colère divine et briser net la marche inexorable de la fatalité. La preuve est faite que l'ambition de la Triple-Entente, formée de la France, du Royaume-Uni et moindrement de la Russie, est la destruction de Konstantiniyye, que les Européens ont baptisée Constantinople comme s'ils y étaient déjà. Non contents de lui avoir arraché l'Égypte, *Oum el dounia*, la "mère du monde", et le Maghreb, terres combien mirifiques, et quelques autres possessions au nord, l'Albanie, la Macédoine, la Thrace, la Roumélie, la Moldavie et la Valachie, voilà que les colonisateurs viennent lui enlever Bilad el-Cham et la Mésopotamie, et demain sans doute se jetteront-ils sur la Perse, notre sœur égarée dans une fausse religion mais chère à notre cœur, que le califat couvre sur son flanc occidental. »

Le public, qui ne connaissait de tout l'univers que Tell al-Muqayyar, l'écoutait avec de grands yeux pleins de magie et de frayeur. Ces pauvres gens ne savaient que penser, ils étaient des sujets sans volonté ni défense, ils passeraient d'un joug à l'autre, voilà tout, de l'ottoman à l'anglais ou

au français, et au terme de leur espérance de vie sur terre disparaîtraient dans la poussière comme de vieux souvenirs. Qui parmi eux savait que leur cité, une vague agglomération parmi quelques-unes éparpillées dans le vaste désert mésopotamien, fut jadis un phare dans le monde, il y a longtemps, trop longtemps pour que ces petites gens dévitalisés par l'ignorance et l'ennui se souvinsent de quoi que ce soit qui dépasse leur âge ? Le passé est un gouffre pour qui vit au jour le jour et l'avenir, une malédiction assurée. Le croiraient-ils, l'entendraient-ils seulement, qu'ils furent un jour de grands et fiers conquérants et que leur désert de sable et de mirages a porté le nom d'Ur, joyau légendaire de la Chaldée et de Sumer, la mère miraculeuse des lettres et des nombres qui sont l'âme et l'esprit de l'univers. Père gardait ses secrets pour lui, pour nous, c'est heureux, les gens de Tell al-Muqayyar pouvaient continuer de souffrir et de mourir sans se douter de rien.

Bien qu'ignare de la chose politique, moi, Abram, je savais cela. À la maison, père parlait sans fin de ce temps à venir et de ce monde appelé à disparaître sous les yeux éteints de ses populations. C'était un savant et comme tel il voyait la fin inéluctable des choses. L'ambiance était éprouvante pour ces pauvres diables, et moi, qui étais encore volage et puérilement cruel, je m'amusais de les voir tant craindre pour leur vie alors que les jours, les mois et les

années de leur courte et confuse existence se suivaient à l'identique dans la plus accablante des routines. Cernés de la sorte, ils étaient des proies faciles. Rien ne freinerait les Français et les Anglais qui s'apprêtaient à les abattre et ne s'embarrasseraient d'aucune formalité, personne n'en doutait. On parle ici de civilisations et d'empires, des entités apocalyptiques, c'est leur manière de se succéder, il n'y a pas de milieu, les uns doivent s'éteindre avec leurs souvenirs et leurs rêves et les autres tout envahir, l'espace et le temps, jusqu'à l'histoire qu'ils récriront de fond en comble.

Combien épuisantes sont ces fins de vie des peuples, tout se traîne, même la mort qui se fait attendre et même les derniers désirs qui ne sont plus que pénibles lamentations lancées dans le brouhaha assourdissant du monde. La fringante Europe venait s'installer dans notre Orient vermoulu et le refaire à neuf, et ce n'étaient pas les habitants de Tell al-Muqayyar qui pouvaient imaginer ce qu'il en sortirait.

Le meeting achevé, ils se dispersèrent et rentrèrent chez eux dans un nuage de cendres brûlantes, plus vieux que tantôt et on ne peut plus résignés.

*

La maison Terah ne désemplissait pas. Ambiance de siège avant l'assaut final. Des

personnalités en vue, des émissaires, des édiles et des politiciens en jaquette anglaise et chéchia stamboule, hagards, essoufflés, des chefs de tribu graves et sentencieux, harnachés à l'ancienne, entourés de leurs équipages, déboulaient chez notre vénérable père à toute heure du jour et de la nuit. On venait de loin lui apporter des nouvelles, des journaux tant ottomans qu'arabes, perses, russes, anglais, français, des livres, des tracts, des présents aussi, et obtenir en retour des explications, des conseils, des assurances. Ensemble, ils passaient des heures à broyer du noir, à rédiger des mémorandums, des communiqués, des articles, des discours, des lettres, à tracer des plans, à interroger des cartes d'état-major, à déchiffrer des énigmes dans des grimoires d'avant le déluge. Le cafouillage était total, le malheur ne venait pas que de l'extérieur, il sourdait aussi de l'intérieur. Il se précisait de jour en jour que l'armée ottomane complotait pour renverser le calife et instaurer une république dont elle serait la fidèle gardienne. On la disait gagnée par le mal européen du siècle, le progressisme, forme virulente de la peste noire, qui rejetait en bloc les enseignements de la religion et de la tradition. Aux frontières, les choufs n'avaient pas manqué de remarquer des mouvements de troupes des vilayets vers la Turquie, ce qui révélait une stratégie de repli dans le but de renforcer les défenses de la mère patrie et contrer toute tentative d'invasion des Français et des Anglais. En

arrière-plan, il y avait sans doute l'idée d'abandonner à ces derniers les territoires arabes pour calmer leur appétit de conquête et les piéger dans ce Moyen-Orient si dangereusement fascinant, si diaboliquement retors. De leur côté, les tribus arabes et kurdes se mobilisaient et s'armaient comme elles pouvaient pour chasser les derniers Ottomans et faire des vilayets une confédération d'États arabes et un État kurde, soutenus en cela par les amis et par les ennemis, les Allemands et les Italiens de la Triplice, les Français et les Anglais de la Triple-Entente, et les Russes qui ourdissaient en solo. En vérité, tous avaient le regard tourné vers les sous-sols gorgés de pétrole et vers le canal de Suez, porte ouverte sur la mythique route des Indes, et, l'esprit échauffé, nourrissaient l'ambition démiurgique de contrôler les lieux saints des trois religions monothéistes, qui étaient et sont le cœur battant de plus de trois milliards d'hommes et de femmes sur terre : Jérusalem, Hébron, La Mecque, Médine, Damas, Bagdad, Karbala, Nadjaf, Koufa, Qom, qu'ils ajouteraient à ceux qui étaient sous leur influence en Europe et dans leurs colonies africaines. Le contrôle des richesses est d'abord celui des religions, qui sont le cœur vivant et le joyau des hommes, ainsi que les lourdes chaînes dorées qu'ils ne se fatigueront jamais de porter.

Dans le tohu-bohu, il se racontait incidemment un roman sur un archéologue anglais nommé Lawrence, une sorte de mystique moderne qui se

battrait avec une fougue toute médiévale pour la cause arabe auprès du chérif de La Mecque, Hussein ben Ali, cheikh de la noble tribu des Hachémites. Plus que les Français qui se vivaient au présent et dans la mondanité, les Anglais se plaisaient merveilleusement dans le médiéval, d'autant plus quand il était shakespearien.

Comment le comprendre, le monde entier s'était donné rendez-vous dans ce coin de l'univers pour le piller et s'entretuer, alors que la guerre entre Triple-Entente et Triplice battait son plein en Europe, atteignant en horreur ce qu'aucun siècle avant et après Armageddon n'avait connu. Pour mes précepteurs, instruits par Terah et ses mages, il s'agissait de bien autre chose, c'était la grande histoire du monde qui répétait ce qu'elle avait joué au temps de notre ancêtre Abraham. Pour m'en convaincre, ils me racontèrent encore une fois, la cent dixième ou la mille et unième, la Genèse et son contexte infiniment agité : les invasions amorites en Mésopotamie et en Canaan, le pillage de Babylone par les sanguinaires Hittites venus d'Anatolie, le cœur de ce qui deviendrait la Turquie, les grandes migrations vers l'ouest et vers l'Égypte, la mort du royaume de Mari sous les coups du Babylonien Hammourabi, et celle du non moins fabuleux royaume de Mitanni sous les coups des Hittites – encore eux –, la déportation des Juifs à Babylone par Nabuchodonosor, l'*Épopée de Gilgamesh* qui avait tant enflammé les esprits des peuples mésopotamiens et au-delà. C'était passionnant mais ça ne me disait pas pourquoi la grande

histoire sainte devrait se répéter pour être vraie. Ce qui est vrai est vrai et ce qui est faux est faux, il n'y a pas de milieu. Mais on m'expliqua qu'en religion rien n'est jamais révélé en une seule fois ; contrairement au mensonge, qui se suffit à lui-même, qu'on rejette d'un haussement d'épaules ou qu'on avale d'un coup de langue, la vérité est un grand mystère, elle ouvre sur des mondes nouveaux, elle a besoin d'être confirmée, étudiée, expliquée, complétée au besoin. Jouée une fois, la grande histoire serait un avant-goût, une annonce, voire une forgerie conçue par quelque esprit malin, un prince, le roi, le diable. La geste abrahamique devait se rejouer pour que la légende qui anime l'humanité depuis quatre millénaires soit reconnue comme vraie et prenne tout son sens par-delà l'éternité et la pluralité des mondes. La parole de Dieu est une, elle tourne inlassablement dans l'univers, d'un infini à l'autre, créant vie et mouvement, mais l'homme, cette glaise imparfaite, entend mal, il faut tout lui répéter, encore et encore. C'est la mission des prophètes, et leur liste ne sera jamais close. C'est ce que je comprenais de mes précepteurs.

Mes frères, Haran et Nahor, et leur complice de toujours, le cousin Seroug, un rusé de première, en savaient beaucoup, ils assistaient Terah depuis qu'ils avaient formé leur propre famille et commencé à savoir ce que responsabilité clanique signifiait. Ils tenaient son courrier, le traduisaient ou le faisaient traduire, accueillaient ses hôtes

conformément à l'étiquette, réglait le fonctionnement de la maison, animait les réseaux de militants, arbitrait les chicanes tribales. Le thé coulait à flots, galettes de riz et gâteaux au miel arrivaient tout chauds du fournil par plateaux entiers. Les serviteurs n'avaient jamais tant couru, et les esclaves tant fait tourner norias et meules.

La fratrie accompagnait de même mon père dans ses voyages, à Bagdad, où il se rendait régulièrement pour conférer avec les hauts dignitaires du parti, à Damas et à Beyrouth, où il visitait les grandes familles ottomanes installées au Levant, assistait aux jamborees des féodaux qui font trêves, les mariages qui signent des alliances et les enterrements qui les remettent en jeu. Ils l'avaient suivi au Caire, à Istanbul, Genève, Paris, Londres, Berlin, Rome, comme membres de délégations du parti al-Houria invitées à participer à ce que dans le jargon européen on appelait les « pourparlers de paix » entre l'Europe conquérante et le califat ottoman assiégé et promis au démembrement.

Les seules villes où il me fut permis de l'accompagner furent Jérusalem et La Mecque. Des villes aux forts relents de passés lointains, violents et irréductibles. Étranges lieux, ma foi, voués à la religion et à une certaine forme de perdition. Leurs habitants n'avaient à la bouche que ces mots, *péché, vertu, argent, femme, Jugement dernier*, ils n'en connaissaient pas d'autres. À l'ardeur du soleil et à l'étroitesse des venelles s'ajoutait la promiscuité. Il y soufflait des airs qui obligeaient, on

marchait comme des pèlerins, chacun selon son pas et ses coutumes, on marmonnait dans sa barbe, qui se portait à l'état sauvage, on récitait plus qu'on ne parlait, on psalmodiait aussi, on se méfiait de son ombre, il y avait parfois de la brusquerie dans le regard et quelquefois d'étranges élans d'aménité dans le sourire. Ici, on distinguait mal le vrai du faux, après des siècles d'incubation la foi humble et douce, la bigoterie, le marchandage oblique, l'avarice et la folie avaient fait jonction. On comprenait vite qu'avec ces gens on ne pouvait être quitte simplement parce qu'on le voulait, ce qui se disait était aussitôt écrit dans le ciel, aucun témoin ne manquerait jamais à l'appel pour soutenir les accusateurs et les menteurs. Père m'observait minutieusement pendant que nous visitions les monuments religieux, investis par des foules fiévreuses, comme s'il attendait une réaction spécifique de ma part. Il disait que je le connaissais, ce monde disparu, que dans une vie antérieure je l'avais bouleversé par ma prophétie autour de laquelle s'était polarisée la vie de milliards d'êtres humains à travers la planète, selon trois lignes divergentes ; et ainsi, en ce bas monde qui se reconnaissait en Abraham et croyait en son Dieu unique, on était juif, chrétien ou musulman, jamais l'un et l'autre, encore moins les trois à la fois, mais toujours unanimement injustes envers la veuve et l'orphelin et pareillement fermés à la nouveauté révolutionnaire. Il en était ainsi, l'amour de Dieu voulait la haine de l'homme et la division du monde.

À Hébron, non loin de Jérusalem, il s'était montré particulièrement déçu de me voir promener un regard de touriste blasé sur les murs chargés d'histoire et de mystère du fameux tombeau des Patriarches. Moi, je ne voyais que des murs rongés par le salpêtre et la rouille du temps, des ronces, des mouches d'une agressivité folle, des pèlerins en transe et des fidèles barbotant dans la vasque des ablutions. Et des chaouchs en sueur qui à coups de bâton et de jurons les canalisait vers ce qui leur était permis de voir et de toucher : d'un côté, les musulmans, autorisés à entrer dans le temple pour faire leurs prières, et de l'autre les juifs et les chrétiens, qui devaient se contenter, au bout d'une attente longue comme un jour sans pain, de jeter un coup d'œil à travers un minuscule soupirail au pied du bâtiment sur une immense caverne sombre et vide donnant accès à d'autres grottes, en contrebas, reliées à elle par des galeries étroites, basses, fermées par des barres de fer épaisses comme le bras, où se trouvaient les cénotaphes des patriarches et des matriarches. Lieux infiniment sacrés où personne ne pouvait entrer sans l'autorisation des plus hautes autorités musulmanes, sous la présidence du grand mufti de Jérusalem en personne, et cela après des mois, voire des années de délibération, privilège qui en huit siècles ne fut accordé qu'à une petite dizaine de personnes. Même le général Moshé Dayan, un ancien de la Haganah, un dur

de dur mordu d'archéologie, qui prendrait Hébron lors de la guerre du Kippour en octobre 1973 et entrerait en conquérant dans le tombeau, n'oserait pas franchir la frontière symbolique et pénétrer dans la caverne et les caveaux. Voilà une chose au moins qui fait l'unanimité entre juifs, chrétiens et musulmans : la sacralité des patriarches.

Pauvre père, j'aurais voulu lui complaire et annoncer de belles découvertes mais j'avais beau me presser, rien ne sortait. Il s'était effondré lorsque, durant notre recueillement devant l'entrée barreaudée de la grande caverne, il m'avait vu bâiller d'ennui alors qu'il m'apprenait un autre grand miracle en articulant ses mots comme s'il tentait une hypnose sur moi : « Dans ces grottes sous la caverne reposent nos pères bien-aimés, Abraham, Isaac, Jacob... Ibrahim, Is'haq, Ya'qub, comme nous les appelons, et leurs épouses, les respectables Sarah, Rebecca, Léa. » Je comprenais bien cela, qui s'apprenait par cœur à l'école, chez les juifs comme chez les chrétiens et chez les musulmans. « A... bram... Avra... ham, Abraham... Ibrahim... », avait-il repris avec une pointe d'agacement. Je crois avoir répondu : « J'entends bien, père vénéré, mais voilà je ne vois rien. » Je ne savais ce qui, à cet instant, le désespérait le plus, le gigantesque drame qui se jouait au Moyen-Orient ou mon incapacité à entendre la voix des ancêtres, ma propre voix puisque, selon nos devins attitrés, j'étais la réincarnation d'Abraham, ou le récepteur de sa parole posthume. À

part le fait que j'étais de Tell al-Muqayyar, anciennement Ur, foyer natal du patriarche, et que dans le clan du seigneur Terah, et sur son ordre, nous tous, hommes, femmes et enfants, serviteurs et esclaves, portions en plus de nos vrais noms des alias tirés de la Genèse – Terah, Nahor, Haran, Seroug, Loth, Sarah, Abram, Isaac, Jacob... –, il n'y avait sensément pas de raison que le roi des prophètes, Abraham, Ibrahim el-Khalil, l'Ami intime d'Allah, se réincarnât dans ma petite personne pour délivrer je ne sais quel nouveau message à une humanité pour le moins indifférente et qui de plus était en voie de savoir fabriquer sans l'aide de quiconque les miracles qu'elle voulait. Je me demandais pourquoi mes honorables géniteurs, père et grand-père, depuis le bisaïeul ou quelque autre trisaïeul, avaient écouté ces mages d'occasion qui, suivant leurs malins penchants, allaient de contrée en contrée vendre des religions, des prophéties, des poudres de projection, des fables pour veillées funèbres, et voilà que nous étions par leur fait pris dans une histoire qui nous dépassait et qui, en ces heures d'intolérance épidémique, pouvait me mener à la potence pour usurpation de sainteté, blasphème contre X ou quelque autre horrible infidélité. Je paniquais évidemment mais me rassurais aussitôt en me rappelant que notre seigneur Abraham, dont j'étais le fantôme vivant, était mort de vieillesse, dans son lit, entouré des siens, sous le regard amical du nouveau Dieu, que les premiers sectateurs avaient affublé, lui l'Unique, de trente-six noms : Yahvé,

Jéhovah, Elohim, Elohé, Eli, El-Shaddaï, Adonaï et tutti quanti. Mais toujours, cédant de nouveau à la peur, je m'interrogeais : le Dieu d'aujourd'hui est-il bien celui d'hier et d'avant-hier et nous-mêmes étions-nous si sûrs de ce que nous croyions savoir ? Après tout, l'histoire documentée n'avait à ce jour aucune connaissance des patriarches ni des légendes qui couraient sur leur compte. C'était alors l'âge du bronze ancien et du bronze moyen, la protohistoire, une époque où les populations nomadisaient en tous sens derrière leurs troupeaux et n'avaient en vérité que des histoires de puits, de brigandages et de mirages à se raconter pour meubler les soirées autour du feu. Des siècles avaient passé avant que des scribes malins inventent des récits de commencement antédatsés de quelques bons siècles pour les vendre aux puissants comme preuve de leur prédestination et de leur sacralité et aux foules comme une soupe anesthésiante. C'était de la haute alchimie, les scribes avaient inventé ce truc qui transforme le plomb en or, la naïveté en foi, qui d'un assassin fait un roi, d'un fou un prophète et d'un savant un hors-la-loi. Dieu était l'alibi parfait. On l'avait trouvé pour ça.

*

Mais quand même, je devais me l'avouer, en deux endroits j'avais eu un pincement au cœur, quelque chose dans mon cerveau avait vu passer des images, entendu des voix, envoyé des stimuli

bizarres dans mon corps : au mont Moriah, le Haram al-Charif, à Jérusalem où, il était une fois, jadis, il y a quatre mille ans, Abraham avait dressé un autel pour « monter en holocauste » son fils, son « préféré », son « unique », Isaac, ou Ismaïl on ne sait, la chose n'étant claire que pour les rabbins qui disent Isaac et les imams qui disent Ismaïl, obéissant en cela à un nouveau dieu, inconnu des hommes, ayant pour nom Yahvé, que lui seul connaissait et qui inaugurerait sa venue parmi les hommes par l'immolation par le fer et par le feu d'un enfant, le fils unique de son premier prophète ; l'autre endroit était Khirbet es-Sibte près d'Hébron, un endroit abandonné, livré aux cactus et aux lézards, où un vieux chêne solitaire tout tirebouchonné défiait le temps ; il aurait cinq mille ans d'âge, il était mort depuis longtemps, minéralisé déjà, mais voilà qu'il commençait à donner des rejets comme si quelque chose dans l'air de notre temps appelait à sa résurrection. Si résurrection il y avait, c'est que de nouvelles annonces étaient à venir. Ce lieu s'appelait le chêne de Mamré. C'était ici, au pied de cet arbre, au milieu d'une chênaie magique dont il était le joyau, qu'Abraham installa sa tente et que trois messagers de Yahvé vinrent lui annoncer qu'il aurait un fils de Sarah, duquel naîtrait un grand peuple à qui Dieu donnerait en héritage perpétuel le mythique pays de Canaan. Puis Dieu lui apparut dans Son infinie majesté et lui parla.

À Dieu rien n'est impossible, mais la loi de la nature est inflexible : Abraham était centenaire et la pauvre Sarah, dont la vie avait été gâchée par une stérilité inguérissable, était nonagénaire. Sarah avait éclaté de rire lorsque Abraham lui avait annoncé la bonne nouvelle, et quand un an plus tard elle accoucherait d'un garçon, ils l'appelleraient Is'haq, qui en araméen et en hébreu ancien signifie « il a ri ».

Mais peut-être ces sensations étaient-elles simplement le résultat de la puissante suggestion à laquelle père me soumettait depuis ma prime enfance. À force de me vouloir prophète, je l'étais devenu à mon insu. Il ne me restait plus qu'à m'en convaincre moi-même.

*

Père avait tôt compris que je n'étais pas de la même trempe que mes frères, politiciens rompus à la chose et organisateurs hors pair. Il ne faisait pas que me tenir à l'écart de la politique et des affaires, il m'incitait à l'innocence, à la science, aux bonnes incantations, ce à quoi ma nature m'inclinait. Il s'était persuadé, s'appuyant sur les dires des devins, confirmés par plus d'un signe du ciel à en croire les témoins, plus nombreux à mesure que l'avenir du Moyen-Orient s'obscurcissait, que j'étais promis à un destin grandiose. L'histoire serait-elle ignare, pourquoi se répéterait-elle quand d'évidence les temps présents étaient stériles et tiraient à leur fin ?

Boualem Sansal

Abraham

ou La cinquième Alliance

« Père m'observait minutieusement pendant que nous visitions les monuments religieux, investis par des foules fiévreuses, comme s'il attendait une réaction spécifique de ma part. Il disait que je le connaissais, ce monde disparu, que dans une vie antérieure je l'avais bouleversé par ma prophétie. »

En 1916, alors que la Première Guerre mondiale s'étend au Moyen-Orient, Terah, un vieux patriarche, voit en son fils Abram la réincarnation d'Abraham. Il le charge de conduire la tribu vers la Terre promise. Au terme de ce long périple, Abram parviendra-t-il à fonder la cinquième Alliance, susceptible de guider les hommes et d'apaiser leurs maux ? En actualisant l'histoire ancienne de la Genèse, Boualem Sansal nous offre ici une parabole sur la puissance et les faiblesses de la pensée religieuse.

« Boualem Sansal transforme une trame complexe et érudite en un roman agréable, souvent drôle, servi par un style ingénu mais jamais naïf, loin de toute grandiloquence. Une prouesse. »

Nicolas Weill, *Le Monde des livres*



Abraham

Boualem Sansal

Cette édition électronique du livre
Abraham de Boualem Sansal
a été réalisée le 14 novembre 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 9782072963476 – Numéro d'édition: 401418).
Code produit: U40821 – ISBN: 9782072963506.
Numéro d'édition: 401421.